

LE DOUBLE COMBAT

Comme chaque mercredi après-midi, je me rends aux Dames du calvaire pour accompagner des malades qui sont en soins palliatifs.

Pourquoi ai-je choisi plus spécialement ce bénévolat ? Peut-être parce que j'ai pensé que ce passage, dont la douleur physique fait peur, mais dont l'angoisse du dernier moment avant de franchir la passerelle qui mène soit au néant pour certains, soit à l'éternité pour d'autres, fait encore plus peur. On est là, au pied de cette Passerelle avec toute sa vie avec soi, va-t-on être capable de laisser cette vie et de faire le vide afin d'être à l'écoute de ce qui nous attend de l'autre côté ? Pourquoi ne serai-je pas au pied de cette passerelle pour prendre la main de ceux qui vont la franchir et les aider à traverser ne serait ce que par ma présence, mon respect ? C'est peut-être le seul endroit où je me sens capable d'aimer vraiment l'humanité. Je me rends compte, depuis huit ans que j'essaie d'être à cet endroit, combien la mort appelle l'amour. Surtout ne pas laisser affronter la mort sans amour. Cet amour que Dieu nous donne est bien la seule arme pour vaincre la mort et le temporel.

Je rentre donc dans le bureau des bénévoles et prends le classeur qui est dans une armoire fermée (secret professionnel oblige) où les transmissions sont inscrites.

Je commence par lire toutes les fiches de la semaine et me prépare à aller voir les malades qui ont accepté de recevoir des bénévoles.

Dans le couloir, je rencontre le docteur qui est le président de notre association, (homme remarquable qui a su créer une équipe d'aides-soignantes, dont le dévouement, la tendresse, et l'amour de chaque instant et ce, vingt quatre heures sur vingt quatre, est un exemple difficile à oublier !!) qui me dit : « J'ai besoin de toi chambre 7, Monsieur X est très énervé, il a arraché sa perfusion, arrives dès que j'ai fini de le soigner, il ne faut pas le laisser seul une seconde, il a peur ».

Je rentre dans la chambre dès la fin des soins, une infirmière est là à ses côtés, calme, très douée essayant de l'apaiser.

Je connais Monsieur X., je l'ai déjà accompagné. Et la semaine dernière il m'a demandé pourquoi nous étions là. J'ai répondu : « Ça ne doit pas être très agréable d'être seul quand on est malade », et il ajoute : « Comme vous avez raison je n'aime pas du tout être seul et ce que vous faites, c'est bien ». J'essaie de voir si malgré son anxiété il me reconnaît et je le lui demande. Il ne me répond pas, mais je vois au regard qu'il m'adresse que je ne suis pas un étranger. Il était très important que nos regards se croisent surtout avec une telle intensité ! Tout à mon désir d'être une présence réelle je lui prends la main et ne le quitte pas des yeux chargeant mon regard d'amour sachant à quel point dans ces moments aussi difficiles il a besoin de se sentir aimé. Ses yeux se révulsent il veut se lever et dégage une force décuplée difficile à contenir, je le recouche et lui parle très doucement en lui disant que nous sommes-là, qu'il n'est pas seul, qu'il faut essayer de se reposer. Ses yeux recouverts par des paupières à moitié fermées, occultent en partie son regard et il donne l'impression de prendre quelques minutes, voire secondes, de repos. L'infirmière me dit de ne pas trop lui parler car il est sous calmant et qu'il faut qu'il se repose. Je me tais mais ne le quitte pas des yeux et garde sa main dans la mienne. Je sens de temps en temps une pression de sa main comme s'il contrôlait que je suis bien là, jusqu'au retour de l'infirmière qui arrive un quart d'heure plus tard. Il y a des hauts et des bas, des moments de lutte intense et des moments d'accalmie. L'infirmière redonne un calmant et reste un moment. Nous sommes chacun d'un côté du lit, chacun avec une de ses mains dans les nôtres le couvrant de nos regards que nous voulons plein de chaleur, plein de tendresse.

L'infirmière repart voir d'autres malades. Je reste seul avec lui ne cherchant pas à comprendre ce qui se passe mais n'ayant qu'une priorité : être-là, ne pas le lâcher d'une seconde.

Le combat recommence, la rage de vivre s'accroît, le regard est non seulement angoissé mais presque haineux. Il cherche à nouveau à arracher ses pansements se redresse sur son lit, il faut être très attentif et essayer de le recoucher sans surtout le brusquer. Sa respiration devient de plus en plus courte et ses râles de plus en plus forts, son regard a l'air de s'enfuir. Alors là c'est plus fort que moi je lui parle à nouveau lui demande de respirer très calmement et en profondeur avec l'estomac et de respirer avec moi, doucement, calmement, ensemble, et nous respirons profondément et chaque fois encore un peu plus profondément, nous avons eu ainsi quelques minutes de calme presque paisibles. Je ne sais s'il m'entend dans son anxiété mais j'essaie de lui faire comprendre qu'il n'est pas seul, que nous sommes ensemble physiquement, que ce combat nous le menons tous les deux. Je sais que lui va le perdre et il ne faut pas qu'il se sente seul au moment de le perdre. Il faut que je sois là jusqu'à son dernier souffle. Je réalise que nous sommes en pleine bataille. Combien de temps cela va-t-il durer ? Je n'en sais rien mais je ne veux pas le lâcher c'est trop dur, trop injuste. La mort gagnera nous le savons tous. Mais pourquoi prend-elle son temps ? Pourquoi s'acharne-t-elle avec une telle cruauté ? Qu'elle l'emporte mais qu'elle le laisse tranquille.

Nous luttons mais elle est l'omniprésente. L'infirmière ne me dit rien mais elle revient de plus en plus souvent, sa présence est de plus en plus douée malgré son jeune âge, ses gestes deviennent de plus en plus maternels, nos regards sont fixés sur monsieur X, nous sommes parallèles dans notre lutte, conscients de la présence de l'autre mais refusant la moindre inattention au malade, à ce « passager » qui refuse de s'en aller et qui ne peut pas échapper à cette issue fatale que nous connaissons un jour. L'énerverment s'aggrave et tout à coup les yeux partent, le visage se crispe, se contracte, et se détend.

Elle a gagné ! Mais n'a-t-il pas gagné lui aussi cet ultime combat pour traverser maintenant sur l'autre rive que la mort n'atteindra jamais. Alors pour la première fois depuis le début de cette lutte, je détache mon regard et le pose sur l'infirmière. Ses yeux sont pleins de larmes et je ne peux m'empêcher de penser avec admiration à l'extraordinaire vocation qui fait qu'à chaque départ elle donne un peu de son cœur et qui trouve la force de se régénérer pour pouvoir continuer à chaque fois à donner le meilleur d'elle-même.

Dans un silence plein de pensées, d'interrogations, je quitte la chambre. Là dehors, dans le couloir, il faut tout à coup ré-affronter la vie. Dans l'immédiat ne pas réfléchir. Agir, aller se laver les mains, essayer de se défaire de cette enveloppe transparente que la mort a posée sur vous. Non pas que dans l'immédiat elle fasse peur, mais simplement parce qu'elle nous dégoûte, on a l'impression d'avoir quelque chose de sale sur soi. C'est l'obscurité face à la lumière du Christ. Il faut redevenir pur ; On revient de très très loin, le râle, l'haleine, les soubresauts, le regard qui se révolte, tout est là, présent. Il faut s'en défaire comme d'une gangue qui vous colle à la peau.

Je retourne au bureau des bénévoles, reprends ma liste et vais tout de suite voir une autre malade.

C'est une vieille dame qui a sa vie derrière elle, qui en est consciente, qui me parle de ses enfants, de ses petits-enfants, qui sera triste de les quitter, mais contente de partir. Et là encore, on parle d'amour, de cette force extraordinaire que nous donne l'amour. Je la sens paisible. Devra-t-elle lutter à l'ultime moment ? Ou partira-t-elle comme cette dame qui disait qu'ici elle était déjà au paradis ?

Sachant que pendant ce temps les infirmières préparaient Mr X., pour la visite de sa famille, je décide d'aller lui dire au revoir.

Une fois encore les infirmières ont fait un travail formidable. Elles ont rendu à ce corps toute sa dignité, son visage est paisible et détendu. En le regardant je ne peux m'empêcher de penser : non, la mort n'a pas gagné ou du moins, elle ne m'enlèvera pas l'espoir de l'éternité. L'éternité est inscrite sur le nouveau visage de Mr X.

Il me faut rentrer à nouveau dans la vie, dans le mouvement. Je quitte les Dames du calvaire et rentre chez moi. Il me reste une heure avant de recevoir des amis qui viennent dîner ce soir.

Généralement ma femme et moi nous ne parlons pas de nos bénévoles. Là, c'est lourd. Elle me demande gentiment comme à chaque fois : « ça c'est bien passé ? », je réponds : « ce fut dur, nous nous sommes battus pendant deux heures ». Comme toujours elle comprend et surtout ne pose pas de questions et me dit : « va te changer, détends-toi ». Ce qui veut dire : « je suis là, avec toi ».

La vie a repris le dessus, le dîner se passe comme il se doit, dans la gaieté et les amis s'en vont.

La nuit arrive, Mr X est de retour avec toutes les questions qui s'imposent : A-t-il senti qu'il n'était pas seul ? Pourquoi se débattait-il ? Pourquoi une si grande angoisse ? Je ne lui ai pas parlé de Dieu, je n'en n'avais pas le droit ne serait-ce que par respect pour son âme et pourtant Dieu ne nous a pas quitté, il était présent, là sur sa croix, sur son visage, dans la tendresse des gestes de l'infirmière.

A la question : Que sommes-nous venus faire sur cette terre ? Une seule réponse qui ne peut rien occulter, même pas la mort, me vient à l'esprit : Aimer.

Comment vivre cette réponse ? Une vie ne suffit pas ; heureusement il y a l'éternité que nous commençons tous dès notre naissance.

Bordeaux 01/03/02
Daniel,
bénévole à l'Association Pallia Plus,
Bordeaux